



La malheureuse voulut frapper le capataz. (Page 215.)

faire compliment sur son adresse, se presser en cercle autour d'elle. Le roi et la princesse regardaient sournoisement cette scène comme les spectateurs d'un autre âge regardent les jeux des petits enfants.

— On s'amuse là-bas, dit le roi.

— Beaucoup, sire; j'ai toujours remarqué qu'on s'amusait là où étaient la jeunesse et la beauté.

— Que dites-vous de mademoiselle de Tonnay-Charente, Henriette? demanda le roi.

— Je dis qu'elle est un peu blonde, répondit Madame, tombant du premier coup sur le seul défaut que l'on pût reprocher à la beauté presque parfaite de la future madame de Montesperan.

— Un peu blonde, soit; mais belle, ce me semble, malgré cela.

— Est-ce votre avis, sire?

— Mais oui.

— Eh bien! alors, c'est le mien aussi.

— Et recherchée, vous voyez.

— Oh! pour cela, oui: les amants voltigent. Si nous faisons la chasse aux amants, au lieu de faire la chasse aux papillons, voyez donc la belle capture que nous ferions autour d'elle.

— Voyons, Henriette, que dirait-on si le roi se mêlait à tous ces amants et laissait tomber son regard de ce côté? Serait-on encore jaloux là-bas?

— Oh! sire, mademoiselle de Tonnay-Charente est un remède bien efficace, dit Madame avec un soupir; elle guérirait le jaloux, c'est vrai, mais elle pourrait bien faire une jalouse.

— Henriette! Henriette! s'écria Louis, vous m'emplissez le cœur de joie! Oui! oui, vous avez raison, mademoiselle de Tonnay-Charente est trop belle pour servir de manteau.

— Manteau de roi, dit en souriant madame Henriette; manteau de roi doit être beau.

Me le conseillez-vous? demanda Louis.

— Oh! moi, que vous dirais-je, sire, sinon que donner un pareil conseil serait donner des armes contre moi. Ce serait folie ou orgueil que vous conseiller de prendre pour héroïne

d'un faux amour une femme plus belle que celle pour laquelle vous prétendez éprouver un amour vrai.

Le roi chercha la main de Madame avec la main, les yeux avec les yeux, puis il balbutia quelques mots si tendres, mais en même temps prononcés si bas, que l'historien, qui doit tout entendre, ne les entendit point.

Puis, tout haut :

— Eh bien! dit-il, choisissez-moi vous-même celle qui devra guérir nos jaloux. A celle-là tous mes soins, toutes mes attentions, tout le temps que je vole aux affaires; à celle-là, Henriette, la fleur que je cueillerai pour vous, les pensées de tendresse que vous ferez naître en moi; à celle-là le regard que je n'oserai vous adresser, et qui devrait aller vous éveiller dans votre insouciance. Mais choisissez-la bien, de peur qu'en voulant songer à elle, de peur qu'en lui offrant la rose détachée par mes doigts, je ne me trouve vaincu par vous-même, et que l'œil, la main, les lèvres ne retournent sur-le-champ à vous, dût l'univers tout entier deviner mon secret.

— La suite au prochain numéro. —

BRAS D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT

(Suite.)

Deux chevaux, cependant, se débattirent tellement qu'il fallut les abattre, ce qui se fit en un instant au moyen de deux lazos qui prenaient, le premier leurs deux jambes de devant, le second celles de derrière, et que l'on tirait brusquement en sens contraire. Les

deux récalcitrants reçurent à terre le bozal, et la selle qu'on sangla dès qu'ils se furent relevés. Bras d'Acier et Benito, plus experts que les autres à tous ces équipements, aidèrent leurs compagnons à se mettre en selle. Puis ils montèrent sur les chevaux qu'ils s'étaient réservés. On avait décidé que Craddle resterait auprès de Berthe et de Rosina pour veiller à leur sûreté.

Ce fut lui qui leur ouvrit la barrière du petit corral, qu'il se hâta de remettre en place dès que les cavaliers furent sortis.

Furieux de sentir leurs reins comprimés par le poids de la selle et du cavalier, irrités par le frôlement des étriers, par les morsures de l'éperon et par l'étreinte du bozal, les chevaux se précipitèrent hors de l'enceinte avec la rapidité de la foudre. Quelques-uns prirent aussitôt leur course vers la forêt en faisant des bonds prodigieux. D'autres restèrent à la même place hennissant, renâclant, ruant et se cabrant tour à tour. Tantôt ils cherchaient à heurter contre un arbre leur cavalier, qui les en détournait avec l'aide du caveçon et de l'éperon; tantôt ils donnaient d'effrayants coups de reins qui faisaient plier comme des roseaux le corps souple et vigoureux du dompteur.

Presque tous essayaient de mordre les jambes de leurs cavaliers, qui ripostaient par de formidables coups de leurs lourds étriers, et les attaquaient ensuite de leurs énormes éperons.

Celui que Pablo s'était réservé, le plus beau, mais le plus féroce de toute la bande, se roula à terre en poussant de véritables rugissements de rage impuissante. Debout près de l'animal furieux, dont il tenait toujours le bozal, Pablo attendait que le mustang se relevât. A peine le cheval s'était-il replacé sur ses jambes nerveuses et pliait-il les jarrets pour prendre son élan, que Bras d'Acier se retrouvait de nouveau en selle.

A la fin, cependant, le mustang, meurtri par la cuarta et déchiré par l'éperon, prit le parti de suivre ses sauvages compagnons. Il